

APRÈS MOZZART

DU MÊME AUTEUR

L'Action humanitaire, Nykta, 2006

L'Ami interdit, Caïman, 2010

A nous l'Amérique !, Revue DLire, Bayard (août 2011)

Vincent DUMAS

APRÈS MOZZART

Editions *Infimes*

ISBN : 978-2-9536717-4-2

© Editions Infimes, 2011

Tous droits réservés

*Je bénis Mozart, Don Juan, le théâtre et les boutiques
de loterie.*

Da Ponte, *MEMOIRES.*

Après Mozzart, je ne sais plus écrire.
Après Mozzart, je ne sais plus rire.
Après Mozzart, je n'existe plus.
Avant Mozzart, je n'existe pas encore.
Je suis mort le 5 décembre 1791. Avec
Mozzart.

Après Mozzart, ma vie n'a plus eu aucun
sens.

Comment vivre après... ?

J'ai

Le souffle

Court.

Quand le silence succéda à sa musique,
quand le silence succéda à la musique, j'ai cru
un moment que c'était encore lui qui la
composait. La beauté du silence après la plus
belle musique. La beauté du silence après la
beauté de mes mots portés par sa musique. Sa

musique portée par mes mots. Danse. Lui et moi, moi et lui.

Mais non.

Horreur du silence après sa musique.

Ecrire encore pour vivre encore.

J'écris Mozart avec deux z comme dans mon Italie natale. Mozart pour tous les autres, Mozart pour moi, *MON* Mozart...

OUVERTURE...

New York. 1830.

Je suis à ma table de travail. C'est le cœur de la nuit. C'est le cœur de ma nuit. Hier *Don Giovanni* a triomphé et j'ai vendu beaucoup d'exemplaires du livret. Argent gagné. L'argent de Mozart... Je me souviens qu'avec les premières piastres gagnées par la vente ici de ces livrets, ses livrets, j'avais acheté un billet de loterie. Six piastres contre un billet de loterie. Le billet me rapporta cinq cents thalers. Argent gagné. L'argent de la chance, l'argent de Mozart. Mozart, ma chance. Mozart mon malheur.

A quelques dizaines de mètres de mon logement des ouvriers construisent un petit immeuble de briques. J'entends leurs bruits, leurs cris, le bruit des matériaux s'entrechoquant et des hommes s'appelant. J'entends du bruit car il n'y a plus de musique dans le monde pour moi. Agacé par ce vacarme, je tourne souvent la tête vers la fenêtre et je vois dans la vitre le reflet de mon visage de vieillard

*

Qui suis-je ? Mon père m'appela Emmanuel. Il était juif. Mon père était tanneur à Cénéda, dans les Etats de Venise. Mon père était tanneur et juif. J'étais juif. Mais quand ma mère mourut, j'avais cinq ans, il voulut épouser une catholique. Alors nous nous sommes tous convertis, mon père, mes frères et moi. Je mange le corps de Jésus, je bois son sang. Je suis catholique. Quand nous nous sommes convertis, j'avais quatorze ans, on changea mon nom. Alors j'ai pris le nom de l'évêque qui m'a baptisé : Lorenzo Da Ponte. Je suis Lorenzo Da Ponte. Lorenzo Da Ponte était croyant, catholique et évêque ; je ne suis pas Lorenzo Da Ponte. Mais j'étais curieux de tout, avide de savoir. Mon père demanda à Monseigneur de me faire entrer au séminaire. Le séminaire pour étudier. Monseigneur dit oui. Je suis devenu prêtre. Lorenzo Da Ponte était croyant ; je ne suis pas Lorenzo da Ponte. Je porte un masque.

Un nom et une soutane. Mon carnaval dure depuis bientôt soixante-dix ans. Avancer mas-

qué et regarder le monde à travers un déguisement, un travestissement. Je suis Chérubin.

*

1773. Je suis professeur au séminaire de Portogruaro. J'enseigne et je dis la messe. Carnaval. Je parle de ce que je ne connais pas, de ce en quoi je ne crois pas. Le corps du Christ, je suis juif... Je m'ennuie. Les jours se succèdent, sans relief. Je dis la messe, j'enseigne. J'ai du remords de faire ce en quoi je ne crois pas. J'écris. Le latin me sert de terrain de jeu, je fais des poésies au goût de l'époque et l'on aime ce que j'écris. J'enseigne, je dis la messe. Portogruaro est minuscule. L'absence de relief des jours qui se succèdent. Et là-bas, Venise. A Venise des peintres, des écrivains, des femmes. Alors je pars.

*

Le mois dernier, les ouvriers ont achevé les fondations du petit immeuble en construction à côté de chez moi. Le rez de chaussée est presque terminé maintenant. J'entends les appels des chefs aux hommes, ils leur disent

de travailler dur et de ne pas prendre de repos, le repos viendra bien assez vite.

I

AVANT MOZZART...

Venezia Commedia...

Tout le monde dit que Venise est une ville magnifique. Le grand canal et ses palais, Venise et ses ponts. Venise est une ville magnifique. A Venise, je porte la soutane. Tout s'offre à moi, tant de beauté, j'en sors ivre et émerveillé. Ici, les églises sont aussi nombreuses que les ponts, Dieu est partout chez lui. Des églises dont les fondations reposent sur des pilotis profondément enfoncés dans la vase. A Venise, Dieu marche sur les flots. Des églises et des palais sur de la vase. A Venise on me salue, je suis un prêtre et je marche en bombant le torse. Tourbillon, carnaval. Derrière mon masque je ferme les yeux et je revois le visage d'Angiola. A Venise, je porte la soutane et j'aime les femmes. Les femmes que l'on paye et celles qui se donnent pour rien. Sous les arcades des

Procuraties, on en trouve autant que l'on en veut. Les femmes de Venise sont belles et Angiola est la plus belle des femmes de Venise. Tous l'admirent. Sa famille appartient à la vieille aristocratie, Angiola est d'une race noble. Elle me plaît comme elle plaît à tous les hommes. Je lui plais. Angiola devient ma maîtresse, elle m'apprend tout des jeux de l'amour et des jeux du hasard. Quand nous ne faisons pas l'amour, nous jouons au Ridotto. Nous faisons l'amour et nous jouons. Nous faisons l'amour et nous perdons. Le Ridotto est cousu d'or et de draperies de velours rouge. C'est une maison de jeu ouverte pendant le carnaval. Je n'ai bientôt plus d'argent mais Angiola a un frère qui me terrorise. Il montre ses grosses dents pourries et crie en m'insultant. Angiola me perd. Un soir, je gagne. Je gagne une seule fois ! Devant moi, une pile de pièces d'or, de quoi vivre plusieurs mois dans le confort. Je rentre chez Angiola, son frère arrive et voit l'or. Il prend l'or, en remplissant ses poches et son mouchoir. Il devient aimable, me parle avec douceur et m'entraîne au Ridotto. « Je tiendrai la banque, me dit-il, nous allons tripler la mise ! » Il est tard, je veux dormir, je ne veux plus jouer. Nous allons au Ridotto, il tient la banque. En

quelques minutes, tout l'or gagné une heure plus tôt est perdu. Le frère d'Angiola me perd.

Cela dure un an. Je ne travaille pas, je n'écris pas, je dors à peine. Je fais l'amour et je perds au jeu. Venise est un enfer, un égout, je ne fréquente que des crapules.

*

Pourtant un soir je rencontre Mathilde. Fille d'un duc, à Naples elle avait été jetée dans un cachot car elle ne voulait pas épouser le vieillard que sa marâtre lui destinait. Elle s'était échappée avec la complicité de sa nourrice et s'était réfugiée à Venise. Elle me demande de l'épouser. Mathilde voulait m'épouser. Le cachot plutôt que l'absence d'amour. Je dis non. Je ne pense pas que je suis prêtre. Trop de femmes pour m'attacher à une seule. Trop de femmes. Un catalogue n'y suffirait pas. Les femmes ne sont pas fidèles. Comme le phénix arabe, la fidélité des femmes n'existe pas. On pourrait parier, je gagnerais. Avec l'argent je ferais... Rêvons. Je gagnerais une jolie somme si l'on pariait sur la fidélité des femmes. Mais je ne les juge pas, je ne leur en veux pas. Si elles changent d'amour mille fois par jour, ce n'est

pas de leur faute, c'est leur cœur qui le leur commande. Jeunes ou vieilles, belles ou laides, elles sont toutes semblables. Toutes différentes. Leurs seins, leurs ventres, il y a trop de femmes. Alors j'ai hésité et elle a disparu. Pareille aux héroïnes des romans anglais, elle s'est évaporée et l'absence d'amour fut mon cachot. Puis Angiola m'a repris avec son frère et le démon du jeu est revenu. Angiola fut mon cachot.

Souvent, je porte ma soutane usée et je regarde autour de moi cette agitation. Où sont les peintres et les poètes ? Où sont les grands hommes qui ont fait Venise ? Des palais sur de la vase. Je fais l'amour, je perds mon argent au jeu, Venise est un enfer.

Enfin mon frère me rappelle à Cénéda et je m'enfuis. Le chaos cesse soudain et ma vie retrouve un sens. A Trévise on a besoin d'un professeur, on a pensé à moi. Au séminaire encore. J'accepte. Je reprends la vie calme que j'avais à Portogruaro. J'enseigne, je dis la messe. Je m'ennuie. J'écris. Ici les gens s'intéressent aux arts. On lit ce que j'écris, on m'estime.

*